

Natacha Salliot, *Philippe Duplessis-Mornay*.
La rhétorique dans la théologie
Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque de la
Renaissance », 2009, 731 p.

Tristan Vigliano
Université Lyon 2

C'est un bel ouvrage que Natacha Salliot donne à ses lecteurs, et on a plaisir à s'en faire l'écho. Par l'ampleur d'une étude à la fois littéraire et historique, par sa claire érudition en matière de rhétorique et de théologie, par le détail de ses analyses, il fait d'ores et déjà autorité.

Ce livre prend toute sa place auprès de travaux de référence tels que ceux de Mario Turchetti et Thierry

Wanegfellen sur les mentalités religieuses au temps des Réformes, ou de Hugues Daussy sur Philippe Duplessis-Mornay. Il s'agit ici de décrire les formes et les enjeux de la controverse religieuse à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, d'après le cas particulier, mais révélateur, que constituent le *Livre de la Sainte Eucharistie* et la polémique qui s'en est suivie. Une sélection était sans aucun doute nécessaire, tant les textes relevant de la controverse théologique sont nombreux, et le choix qu'opère Natacha Salliot se justifie à tous égards. D'une part, *l'Institution, usage et doctrine du saint Sacrement de l'Eucharistie en l'Église ancienne*, titre complet de ce traité, est publié en 1598, soit l'année même où le roi Henri IV fait promulguer l'édit de Nantes. Une « coexistence pacifique » s'installe alors, favorable au développement des controverses religieuses : le débat théologique se substitue au combat physique, du moins jusqu'à la chute de La Rochelle, en 1628. D'autre part, *l'Institution* de Mornay porte sur le problème de la messe. Or, on sait que ce problème est au fondement des divergences interconfessionnelles apparues au XVI^e siècle : « le pape des huguenots », comme l'appellent ses détracteurs, défend précisément la position traditionnelle des calvinistes, pour qui l'Eucharistie est un sacrement, mais non pas un sacrifice. Enfin, le rôle influent de l'auteur auprès d'Henri IV permet d'envisager les ressorts politiques de discussions qui concernent l'État autant que les théologiens ou les ministres.

Nous suivons ici les différentes étapes d'une polémique dont les ramifications se font de plus en plus nombreuses jusqu'en 1604. Quand *l'Institution* paraît, c'est l'émoi général : les guerres de religion sont encore proches, et c'est un conseiller du roi qui prend l'initiative de rallumer les feux. Mais Mornay a toujours défendu sa foi avec la même constance qu'il

a lutté pour la pacification du royaume. À ses yeux, la proclamation de la vérité n'a rien d'incompatible avec les devoirs de la vie civile. Elle est même d'autant plus nécessaire que la conversion du souverain au catholicisme peut jeter un doute dans l'esprit des fidèles. Aussi défend-il les thèses réformées avec intransigeance : Natacha Salliot étudie son argumentation et met au jour la méthode dont elle procède. Les Pères ne sont pas pour lui des autorités, mais des interprètes. Il mène sur leurs textes un examen philologique, hérité de la méthode humaniste, telle que l'avait définie Érasme : un examen archéologique, devrait-on dire, au terme duquel il apparaît que la messe n'a été inventée que quatre siècles après la naissance du Christ. Les catholiques sont ainsi dépouillés d'un de leurs arguments favoris : cette « prescription » qui voudrait qu'ils aient pour eux l'histoire, que le plus ancien soit aussi le plus vrai et que les réformés soient démentis par la nouveauté de leur doctrine, pour avoir délaissé la Tradition.

Les ripostes ne se font pas longtemps attendre, qui mèneront à la conférence de Fontainebleau. Grâce à des biographies parfaitement informées, c'est tout un milieu de controversistes plus ou moins oubliés qui revit. Ou plutôt des milieux différents, car on ne peut parler du parti catholique comme s'il était uniforme : Natacha Salliot préfère en distinguer les différentes franges. Le lecteur rencontre ainsi Jules-César Boulenger, que ses coreligionnaires ne prennent pas au sérieux et qui n'a pas l'air de savoir que les psaumes de David sont numérotés de deux façons différentes ; Arnauld de Pontac, évêque de Bazas, célébrité de la région bordelaise, qui aimerait bien que son audience devienne nationale, mais qui fait signer ses textes par le chantré Du Puy ; ou encore les pères jésuites Fronton du Duc, Jean de Bordes, Louis Richeome, qui essaient

de refaire une réputation à leur Compagnie, souvent associée aux Espagnols et dont le crédit est au plus bas. Tous ont compris ce qu'une polémique avec Duplessis pourrait leur apporter. Mais ce sont surtout leurs stratégies argumentatives que Natacha Salliot met en évidence, en ramenant en général ces controverses au genre judiciaire : d'excellentes analyses, fondées sur une lecture très solide d'Aristote. Car Boulenger est défaillant sur les preuves extra-techniques, mais ses collègues maîtrisent les outils de la rhétorique et de la dialectique anciennes. Comme Duplessis-Mornay, d'ailleurs, dût-il incriminer le langage scolastique, parce qu'il s'appuie sur les passages les moins clairs des Écritures et qu'il finit par en obscurcir le sens ; dût-il critiquer en outre les prestiges de l'élocution et de ses expansions injustifiées.

La rhétorique est partout décriée comme l'artifice de l'hérétique ennemi et du diable qui agit à travers lui, mais partout on se sert de ses armes. Pour preuve, ces arguments *ad personam*, utilisés de part et d'autre, et surtout ces anatomies, démembrements consciencieux des références alléguées par la partie adverse, qu'on présente comme supposées, tronquées, interprétées à faux : autres excellentes analyses. Or, le plus habile dans l'art du persuasif démembrement est sans conteste le champion de la cause catholique, Jacques Davy Du Perron, évêque d'Évreux. Il est l'autre grande figure qui se dégage de ce livre. Boulenger, Richeome et Pontac ne pèsent guère à ses côtés. Admirable sophiste aux yeux de ses ennemis, convertisseur en titre pour ses admirateurs, lui aussi fait preuve d'un opportunisme remarquable : à Fontainebleau, dit-on, il gagne la pourpre cardinalice. Natacha Salliot décrit cette fameuse conférence, qui eut lieu le 4 mai 1600, avec autant de précision qu'il est possible. Ses préparatifs, d'abord. Ou

comment un écrit d'ordre privé devient public, comment une proposition de règlement est transformée en *Sommation* : Duplessis-Mornay tombe sur plus fin que lui. Il réplique à cette *Sommation* par une *Responce* : l'écrit précède la joute orale. Puis cette joute proprement dite, qu'on suit dans ses péripéties. Les passages sur lesquels Mornay devra s'expliquer et qu'on ne lui donne qu'à une heure du matin — ou peut-être à onze heures du soir : mais à qui se fier, quand les procès-verbaux n'existent plus ? La fatigue. Le roi qui préside, avec le Chancelier Bellièvre. Des commissaires catholiques et réformés, mais Fresne-Canaye qui arrive subitement et fait pencher la balance. Une dispute codifiée de manière rigoureuse, mais qui semble cependant avoir été inéquitable. Duplessis-Mornay quitte la conférence défait, après la première journée : il a été joué par Du Perron, dont il est devenu « l'adjuvant paradoxal », dit Natacha Salliot ; il s'est laissé prendre au piège d'intérêts personnels et politiques. Le roi, qui a besoin du pape pour son mariage, l'a instrumentalisé : il sera récompensé de ses loyaux services par la disgrâce.

Encore la manière dont on résume ici les événements n'est-elle pas tout à fait adéquate. Car nous ne disposons sur cette journée que de récits orientés. Or, un intérêt majeur de ce livre, qui se présente avant tout comme une analyse littéraire, est de signaler à quel point il est difficile d'atteindre « le fait de l'histoire ». Son propos est moins de reconstituer des événements que d'expliquer par quelles stratégies d'ordre rhétorique diverses reconstitutions, relevant toutes d'une visée polémique, en ont été proposées. Car on écrit avant, on écrit pendant, mais on écrit aussi après la conférence de Fontainebleau. Duplessis-Mornay revient sur les points discutés, mais n'entend pas donner un récit exhaustif.

Construisant un *ethos* de sincérité, il ne fait pas vraiment mystère d'adopter un certain point de vue, et défend ses positions sans s'en cacher. Après avoir pris à saint Paul la posture du témoin, dans l'*Institution*, il emprunte désormais à Job celle du martyr. Posture dans les deux cas... Du Perron rédige des *Actes*, puis une *Réfutation*, qu'il présente séparément : manière de donner aux premiers l'apparence d'une relation mimétique et factuelle de la controverse. Une apparence tout à fait illusoire, comme le signale le délicieux persiflage de son avertissement « aux lecteurs » :

Il advient à ce Gentilhomme [Duplessis-Mornay], qu'on ne peut nier d'estre doué d'un fort bel esprit, comme au cheval qui est entré dans un grand bourbier, d'où s'efforçant d'en sortir, il s'y enfonce davantage. Pardonnons à sa douleur.

Car tout est rhétorique, dans ces actes, relations, réfutations, vérifications : les liminaires même fonctionnent souvent comme les exordes d'un discours.

Ici s'ouvrent quelques pistes, qu'on aimerait explorer davantage. La rhétorique est tributaire de son public et les controverses ne dérogent pas à la règle, comme le montre Natacha Salliot : peut-être pourrait-on déplacer légèrement l'accent des techniques persuasives vers le pôle de la réception, même s'ils sont nécessairement imbriqués. On pense aussi, parfois, aux travaux de Marc Angenot sur le dialogue de sourds : cités allusivement, ils permettraient sans doute de prolonger la réflexion. Pour ce qui est des preuves proprement dites, le lecteur aimerait avoir les moyens d'en juger davantage. Car le livre de Natacha Salliot est critique au sens le plus moderne du terme : l'auteure prend toujours soin de se démarquer des études partisans, à la manière de Feret ou de Lalot, ou subjectives, à la façon de Michelet. Mais on espère quelquefois

des analyses plus engagées, moins descriptives : plus critiques, mais dans un autre sens. Cela tient en partie à la démarche choisie : une démarche rhétorique et littéraire, plus encore qu'historique. Et il faut bien avouer que les diverses manipulations, comme le signale Natacha Salliot, ne sont pas évidentes. On voudrait cependant avoir tout le matériau nécessaire pour évaluer les arguments : on aimerait connaître les textes cités par les différents controversistes, pour pouvoir s'y reporter. Or, si les sources bibliques sont très souvent citées, les passages tirés des Pères le sont plus rarement, comme si tel n'était pas le propos. De même, quand les catholiques affirment que Duplessis-Mornay s'est trompé sur Duns Scot et qu'il a confondu le discours du Docteur Subtil avec une objection que ce dernier réfute, on voudrait être en mesure de vérifier leurs dires.

Évidemment, la conférence de Fontainebleau présente un cas tout à fait spécifique, puisque les procès-verbaux en sont perdus. Seul paraît ici contestable le traitement des *Mémoires* de Sully, qui décrivent la déconfiture de Duplessis-Mornay, mais dont l'impartialité peut être débattue : bien qu'il soit réformé, il est aussi ministre du roi, ce qui peut avoir altéré la sincérité de son témoignage. C'est là un détail, il faut en convenir, mais qui s'explique peut-être par la césure entre les développements sur « l'instrumentalisation de la conférence » et ceux qui portent sur « la reconstitution des événements » : le lecteur peut avoir l'impression, dans un premier temps, que Natacha Salliot ne prend pas position sur les différents récits dont la journée du 4 mai a fait l'objet. De manière plus générale, la fin du livre suit un ordre moins clair que tout ce qui précède. Les analyses sur la dispute entre Casaubon et Du Perron, sur la conférence entre Du Moulin et Gontery, font un peu l'effet de digressions. La

biographie de Du Perron arrive très tard dans l'ouvrage ainsi que les considérations politiques par lesquelles finit la quatrième partie. Ce dernier point surprend, d'autant que Duplessis-Mornay fait justement primer ses convictions religieuses sur ses intérêts politiques : finir sur le contexte politique ne revient-il pas à nier cette sorte de sacrifice qu'il accepte ?

Ces discordances de dernière heure s'expliquent, semble-t-il, par l'ambiguïté du titre : *Duplessis-Mornay. La rhétorique dans la théologie*. Un titre qui étonne, dans la mesure où le livre de Natacha Salliot est un peu moins et beaucoup plus qu'un ouvrage sur Mornay. Un peu moins, en ce sens qu'il ne se veut pas une biographie de ce personnage, ni une analyse exhaustive de son œuvre, et qu'il s'en tient en principe à la controverse autour du *Livre de la Sainte Eucharistie*. Mais beaucoup plus, parce ce qu'il propose une lecture d'ensemble de la controverse religieuse au tournant du siècle et parce qu'il dresse le portrait d'autres écrivains, injustement négligés par la critique, à commencer par Du Perron.

Ces quelques flottements pourront bien ne pas frapper d'autres lecteurs et n'entament en rien la qualité de l'ouvrage. On ne peut d'ailleurs qu'appeler de ses vœux une édition commentée du *Livre de la Sainte Eucharistie* : un in-folio de mille pages, dans sa version remaniée de 1604, mais l'ouvrage de Natacha Salliot montre de quelle persévérance elle est capable, et l'édition de larges extraits rendrait déjà un grand service, dans la perspective critique indiquée plus haut. Cette dernière précision étant apportée, il faut en revenir au « fait de l'histoire ». Ce livre est bien écrit, son expression soignée, dans une présentation agréable. On le lit sans peine, et de bout en

bout. Les biographies sont fouillées, toujours intéressantes. Les questions théologiques, présentées avec toute la clarté nécessaire. Les analyses rhétoriques ignorent le jargon. Un index des noms facilite la consultation de l'ensemble. La bibliographie, copieuse, est rendue lisible par diverses rubriques. Les coquilles sont presque inexistantes.

« &c. », voudrait-on ajouter, si Jean de Bordes n'avait vu dans cette abréviation le venin du scorpion. Mieux vaudra donc dire, après Duplessis-Mornay, que tout passage non critiqué est considéré comme acquis.